

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 8 Février 1862.

De quoi peut-on parler maintenant dans une chronique de théâtre, si ce n'est de *Gaëtana* ? Il importe peu que quinze jours se soient écoulés depuis l'événement lorsque cet événement est le seul qui ait préoccupé, secoué, surexcité le public. Deux représentations de *Gaëtana* ont eu lieu au Grand-Théâtre, et toutes deux ont offert à l'observateur un spectacle curieux et plein d'enseignement. On sait quelle tempête souleva à l'Odéon l'apparition de la pièce de M. About et comment l'autorité dut intervenir pour faire cesser un scandale qui menaçait de se prolonger. *Gaëtana* marquera dans l'histoire littéraire, elle fera époque, car, à partir de ce moment-là, il sera bien convenu et bien avéré que la personnalité d'un auteur n'est pas à l'abri de la critique et qu'on a le droit de le faire descendre sur la scène et de le juger en dehors de son œuvre.

Il ne nous est pas permis de tout dire dans ces colonnes, et, pour parler convenablement du drame de M. About, pour chercher la cause des colères qu'il a soulevées, examiner de quel côté était la justice ou la passion aveugle, en un mot,

pour rendre compte sérieusement de ces orgies de cris et de sifflets auxquelles nous avons assisté, nous devrions aborder un ordre d'idées que le timbre et le cautionnement nous interdisent.

Ce qui s'était passé à Paris s'est reproduit à Lyon, mais avec une nuance plus prononcée d'emportement sauvage et de colère sans motif valable.

On a eu raison de dire qu'en forçant les acteurs à mimer leurs rôles, en poussant des clameurs inarticulées avant le lever du rideau, c'était se trainer à la remorque du public parisien et transformer en parodie une manifestation qui pouvait avoir sa raison d'être à l'Odéon et devenait sans excuse au Grand-Théâtre. — Il eût été de notre part convenable et digne de ne condamner qu'après avoir entendu, de ne pas mettre les gens impartiaux dans la nécessité de nous dire, comme Thémistocle à Eurybiade : Frappe, mais écoute. — Sans doute *Gaëtana* est une pièce mauvaise et qui témoigne surtout d'une profonde inexpérience dramatique, l'auteur le reconnaît lui-même. Ne valait-il pas mieux alors la condamner impitoyablement après l'avoir entendue, plutôt que de laisser peser sur le jugement qu'on a porté un soupçon de parti pris et de haine systématique qui en infirme la valeur.

Ce n'est pourtant pas là le reproche le plus grave qu'on puisse adresser au public lyonnais. La jeunesse des écoles qui s'est montrée si ardente à l'Odéon contre M. About respectait au moins les interprètes de l'œuvre et savait leur faire comprendre, par des bravos lancés uniquement à leur adresse, que leur mérite et leur talent restaient en dehors de la discussion. Il n'en a pas été de même à Lyon, et nous avons vu tomber sur le théâtre, rebondir jusqu'aux pieds des artistes, des projectiles dont l'allusion offensante ne pouvait atteindre M. About et qui devenaient ainsi une injure gratuite et imméritée. — Vraiment cela est honteux, cela n'est pas digne d'un public qui se respecte.

Après un drame qui a donné lieu à tant d'émotions, le reste doit sembler froid et sans importance. Nous n'avons en effet rien de nouveau à signaler au Grand-Théâtre, si ce n'est, d'un côté, les derniers concerts de M. Sivoir, qui quittera Lyon chargé d'une double moisson, d'or et de gloire, et de l'autre, un incident regrettable qui avait amené la résiliation de l'engagement de M. Melchissédec; heureusement l'affaire s'est terminée, et notre excellent baryton est rentré dans *Rigoletto* où des applaudissements unani-

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 9 Février 1862.

LES LUNDIS DE JACQUES.

V.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

De son côté, Madelaine avait repris courage, et, bien que sa santé fût mauvaise, elle travaillait autant que possible de son état de blanchisseuse, avec Jeanne pour apprentie, bien entendu.

Une certaine aisance régnait donc dans la maison de la veuve, mais c'était à moi seul qu'elle en faisait remonter tout l'honneur. Comme elle se montrait reconnaissante envers moi, la pauvre chère femme !... Et Jeanne, donc !... comme elle aimait son grand ami Jacques !

Involontairement, elles m'avaient déjà redonné l'amour du travail et de la charité, sans lesquels

il n'est pas de vrai bonheur ici-bas ; un peu plus tard, mais en le voulant cette fois, ce sont elles qui m'ont remis au cœur les bons sentiments religieux de la première enfance. Le jour où ma Jeannette fit sa première communion, ce jour-là je suis redevenu un vrai chrétien.

Aussi, le digne curé de Sainte-Adresse commençait-il à m'estimer, à m'aimer, dès ce temps-là.

Un dimanche soir, — oh ! je m'en souviens comme si c'était hier, — la chaleur était accablante, et j'avais rudement travaillé durant tout le jour. Sentant un peu de fraîcheur dans l'air, je me redresse pour quelques instants, une main encore sur ma bêche, et, du revers de l'autre, essuyant mon front trempé de sueur. Qui est-ce que j'aperçois ?... Monsieur le curé qui me regardait en souriant par-dessus la haie. C'est moi qui fut penaud de me voir ainsi surpris en flagrant délit de travail un dimanche.

— Pardon !... — que je voulus balbutier, — pardon... faites excuse...

Mais lui, m'interrompant d'un geste qui semblait me bénir :

— Travailler au champ de la veuve, — me dit-il, — c'est prier Dieu, et de la bonne façon. Continue, Jacques Renaud, ça te portera bonheur !

Brave curé, va ! Il disait vrai, c'est de ce commencement-là que m'est venue la sage résolution qui fera peut-être aujourd'hui le bonheur de mon fils.

Mais n'anticipons pas sur les événements, comme j'ai lu dernièrement dans un livre.

VI.

En cet endroit de son récit, le père de Maurice reprit haleine.

M. Durand, qui tout d'abord avait manifesté quelque impatience, commençait à devenir plus attentif.

mes ont salué son retour.

Calme plat et complet aux Célestins ; la représentation du grand drame qui devait avoir lieu le 31 janvier, est renvoyée à lundi 10 février. En revanche, nous avons eu la présence de M. CASTELLANO, qui, se trouvant de passage à Lyon, a consenti à donner quelques représentations dans ce théâtre, où jadis il a conquis de si beaux succès. La reconnaissance a été vite faite, et M. CASTELLANO a pu voir dans les bravos du public qu'il n'était pas oublié.

En fait de premières représentations nous n'avons eu que *M. Choufleuri restera chez lui, le...* C'est une bouffonnerie musicale hors ligne, comme entrain et comme gaité.

Le libretto et quelque peu la musique, — nous le croyons du moins, — sont dus à un haut personnage, qui se déguise sous le pseudonyme de Saint-Rémy. C'est l'histoire des mésaventures d'un bourgeois grotesque autant que vaniteux, et qui a voulu réunir dans ses salons l'élite du grand monde, en lui offrant pour appât des artistes tels que la Sontag, Rubini et Tamburini. Malheureusement, ce trio de chanteurs ne veut pas se donner en spectacle dans les salons de l'illustre Choufleury, et cependant de toutes parts les invités arrivent quand leur refus parvient à l'amphytrion. Je suppose, *Monsieur ou Madame*, que le hasard vous mette dans une pareille position ; comment feriez-vous pour en sortir ? — L'imagination vous fait défaut ? Vous ne trouvez pas d'expédient ? Suivez mon conseil, et allez voir aux Célestins comment s'y prend M. Choufleuri.

Rarement, même au bon temps des *deux Aveugles* et de *Bataclan*, Offenbach n'a été mieux inspiré que dans cette nouvelle opérette, et sans crainte d'être pris pour un faux prophète, on

Jacques s'en aperçut, et s'empressa de pour-suivre :

— Six années s'étaient écoulées depuis la mort de Jean-Marie.

Madelaine ne se consolait pas de sa perte. Sans cesse elle priait pour lui, elle y pensait toujours.

Dieu lui fit la grâce de le rejoindre.

Au moment du départ, elle me dit :

— Jacques, ma fille a dix-huit ans, toi trente-deux...

Tu es assez jeune encore pour être son mari... promets-moi qu'elle sera ta femme, et je mourrai tranquille.

Stupéfait, croyant rêver, n'osant croire à tant de bonheur, je regardai Jeanne.

En baissant les yeux, elle me tendit la main.

Le bon curé était là qui plaça cette main dans la mienne.

Et Madelaine rendit l'âme en bénissant ses enfants.

peut prédire à cette saynète musicale un long et fructueux succès. — Musique et poème sont ravissants, cela est certain, mais ce ne serait qu'un corps sans âme si cette musique et ce poème n'étaient interprétés par ce trio en belle humeur qu'on appelle M. et M^{me} Lamy et M. Chambéry.

— Je sais plus d'une chanteuse de grand opéra qui pourrait venir prendre auprès de M^{me} Lamy des leçons de style, et se mettre à son école pour apprendre à phraser, à détailler un motif musical. L'instrument n'est pas puissant, mais quel art à s'en servir, quelle finesse d'intonnation, comme tout est dit avec un goût parfait ! Voilà bien des années que M^{me} Lamy nous enchante de sa grâce et de sa gaité, et cependant on croirait que nous avons attendu jusqu'à présent pour l'apprécier et la connaître, tellement ses succès d'aujourd'hui font oublier ceux du passé.

Nous ne pouvons parler de *M. Choufleuri* sans dire un mot de M. Octave, qui, sous les traits de Madame Balandar, atteint les dernières limites de l'excentrique et du désopilant. — N'oublions pas M. Lureau, qui nous a donné un type très-bien réussi de groom original et s'est fait applaudir à juste titre dans une chansonnette.

CH. MAURIS.

La Commission de bienfaisance instituée par M. le Sénateur pour les ouvriers sans travail voit ses listes de souscription se grossir chaque jour. Chacun veut apporter son tribut à une œuvre aussi éminemment utile. Nous sommes heureux d'annoncer deux nouvelles occasions pour augmenter encore le chiffre des sommes destinées à soulager la misère de nos pauvres ouvriers. C'est d'abord un concert qui aura lieu mardi pro-

Nous étions fiancés, nous fûmes bientôt époux.

Puis, notre Maurice vint au monde.

Le soir même des relevailles de Jeanne, auprès du berceau de son fils, elle me dit :

— Jacques, c'est toujours cinq francs que tu gagnes par jour, comme au temps de ma mère ?

— Six maintenant, ma Jeanne... car je suis devenu plus habile dans mon état, et, du reste, le salaire augmente.

— Bravo ! ce sera mieux encore que je ne l'espérais.

— Qu'espérais-tu, femme ?... Voyons...

— Tu comptes toujours travailler le lundi, n'est-ce pas ?

— Assurément, c'est une habitude prise.

— Eh bien !... puisque ma pauvre mère n'est plus là maintenant, il faut que tous les lundis à venir soient pour Maurice.

— Farnaiseuse idée !... J'y souscris des deux mains.

chain 11 février au Grand-Théâtre, dans lequel se feront entendre nos premiers artistes et toutes les sociétés chorales de Lyon, sous la direction générale de M. Georges Hainl. — Nos grands confrères ont tous donné le programme de ce concert ; il serait donc superflu de le publier ici. — Ensuite, nous aurons à l'Alcazar, le dimanche 16 février, une matinée musicale organisée par M. Pénavaire, et qui ne laissera rien à désirer sous le rapport de la richesse du programme et de sa bonne exécution.

Nous espérons que notre public se rendra avec empressement à ces deux fêtes, et que les recettes prouveront une fois de plus que la charité de nos concitoyens est inépuisable.

L'intéressant concert annuel donné par les jeunes aveugles des deux sexes de l'Institution fondée et dirigée par M^{lles} L. et H. Frachon aura lieu le dimanche 25 février, à 7 heures et demie, salle du Cercle Musical, quai St-Antoine, 31.

Tout le programme sera exécuté par lesdites élèves bénéficiaires.

On prend des billets au Cercle Musical, chez MM. les marchands de musique, et à l'Institution, rue Tronchet, 30, à gauche du cours Morand, aux Brotteaux.

Il y a un an, M^{lles} Frachon annexaient à l'Institution de jeunes demoiselles aveugles, fondée par elles à Lyon, en 1849, une institution pour les jeunes garçons ; aujourd'hui, et toujours en compagnie de leur père et de leur mère, parents si dévoués, elles décident d'assurer l'avenir de leurs élèves gratuits des deux sexes. Ces chers déshérités, presque tous orphelins, après avoir passé à l'Institution le temps nécessaire à leur éducation, seront employés selon leur spécialité, les

— Ça ne suffit pas, mon Jacques ; il me faut un serment.

— Sur quoi ?

— Sur notre fils.

Et doucement, pour ne pas le réveiller, elle écarta les rideaux de la barcelonnnette.

L'enfant semblait nous sourire dans son sommeil.

— Jeanne, — dis-je, — il n'y a pas seulement les lundis, il y a encore les dimanches.

— Que veux-tu dire ?

— Une promenade avec toi me suffit à présent et ne me coûte rien. Jadis, chaque dimanche, je dépensais à la guinguette au moins six francs... si nous doublions la somme ?

— Non. Ce serait peut-être plus que nous ne pourrions, Jacques.

— Eh bien !... dix francs par semaine ?

— Va pour dix francs. Jure ?

(La suite au prochain numéro.) CH. DESLYS.

uns dans les classes, les autres réunis dans une salle de travail appelée l'Asile des aveugles travailleurs.

En prenant des billets de concert on coopère à cette grande œuvre, et Dieu comptera.

REVUE DES THÉÂTRES DE PARIS.

AMBIGU-COMIQUE. — On se presse aux représentations de *la Bouquetière des Innocents*, drame solide, vaste composition historique, s'annonçant comme devant tenir l'affiche au moins toute la saison d'hiver.

M. de Chilly a fait les choses royalement. Les décors de l'escalier du Louvre et du cimetière des Innocents peuvent compter parmi les plus beaux qu'on ait encore vus aux boulevards.

Le dernier tableau est également très-pittoresque, au point de vue des groupes et de la mise en scène.

Le grand élément d'attraction, c'est le tour de force qu'accomplit Marie Laurent, si merveilleuse dans ses transformations, qu'on pourrait croire à la présence de deux actrices différentes dans les deux rôles de Margot et de la maréchale d'Ancre. Le public, reconnaissant envers l'artiste de cette immense dépense de fatigue et de talent, la rappelle avec enthousiasme, au moins par trois fois dans chaque soirée.

Paul Bondoï est aujourd'hui adopté par les habitués de l'Ambigu qui montrent en cela plus de goût qu'on ne leur en supposait au premier abord; car Paul Bondoï est de la nouvelle école de nos jeunes premiers rôles. Il ne crie pas, il a le geste sobre et l'émotion contenue, et sa puissance dramatique n'en est que plus grande et mieux appréciée.

La création d'Henri IV fait beaucoup d'honneur à Omer, un comédien savant et amoureux de son art. Jusqu'ici on a renfermé à tort Omer dans l'emploi spécial et généralement ingrat des troisièmes rôles. Il vient de prouver victorieusement qu'il sait reproduire avec le scrupule des vrais artistes les figures historiques, les types légués par la tradition.

M^{me} Caroline Gilbert n'a malheureusement que fort peu de lignes à dire, mais elle les dit bien, et on sent, à l'entendre, qu'elle est très-capable de porter le poids d'une plus lourde tâche.

M^{lle} Savary a gardé aux boulevards les estimables errements de la Comédie française. Elle est gracieuse, accorte, et détaille au mieux les nuances d'un rôle.

M^{lle} Defodon a du charme et même de la sensibilité, M^{me} Blanchard de la tenue.

Louons encore le zèle de Ch. Pérey, les intentions comiques d'Hoster et de Courtès.

THÉÂTRE LYRIQUE. — La reprise de *Joseph*, le succès du ténor Giovanni sont les événements musicaux de la semaine. Depuis la *Reine Topaze* et *Oberon*, le théâtre Lyrique n'avait jamais eu autant de monde que maintenant, avec *Jaguarita* et M^{me} Cabel un jour, *Joseph* et Giovanni l'autre.

Le jeune ténor a conquis toutes les sympathies du public éclairé, et la musique de Méhul n'attire que des gens qui la comprennent et qui la sentent. Les uns se rendent compte de leur émotion; les autres sont émus sans savoir pourquoi, et ces derniers ne sont pas les moins heureux. Ils n'ont que les fleurs de la musique et jouissent des émotions qu'elle leur procure, sans avoir à se préoccuper des moyens par lesquels le compositeur arrive à les émouvoir ainsi.

Avec un opéra tel que *Joseph*, il n'y a pas de surprise possible, et il n'est que trop certain que la pièce n'est pour rien dans le succès. L'honneur en revient donc tout entier au compositeur et à ses habiles interprètes. Il faut avouer, du reste, que le théâtre Lyrique a monté *Joseph* avec un rare ensemble. En dehors du débutant, il n'y a là aucun nom de nature à attirer la foule, et cependant l'exécution a été parfaite. C'est que tous les rôles, jusqu'aux derniers, ont été confiés à des artistes qui en ont souvent rempli de plus considérables. Ainsi, en dehors de Siméon, chanté par Legrand, de Jacob, par Petit, et de Benjamin, par M^{lle} Amélie Faivre, il ne reste plus que des rôles effacés, où nous trouvons partout les noms de Wartel, de Bonnet, de Laveissière, de Vanaud, etc. C'est ainsi, du reste, qu'on arrive au succès et qu'on le fait durer. Ce rôle de *Joseph* vient de faire la réputation de M. Giovanni.

CIRQUE FRANCONI.

M. Bastien Franconi annonce sa clôture comme très-prochaine, et, pourtant, il est encore bien loin d'avoir usé l'admiration du public lyonnais, et nous n'en voulons pour preuve que l'empressement avec lequel il se porte à chaque représentation de cette troupe vraiment exceptionnelle.

Cette quinzaine a été remarquée par deux représentations extraordinaires données la première, au bénéfice de M. Price, et la deuxième, à celui de M^{mes} Price et Nief. Elles ont été, pour les habitués du Cirque, de nouvelles occasions

pour prouver au clown mélomane et aux deux gracieuses écuyères toute la sympathie qu'ils ont pour eux. Aussi, quels bravos enthousiastes! quels rappels! et quelle pluie de fleurs!

Les *Episodes de la guerre du Maroc* ont continué le succès de *Napoléon à la veille d'Austerlitz* et de *Fra-Diavolo*, et il n'y a là rien d'étonnant, puisque M. Bastien Franconi a monté ses pantomimes avec le plus grand soin.

Au moment de clore cet article, nous apprenons que non seulement la clôture est prochaine, mais qu'elle aura lieu dimanche 16 février, et que cette date est certaine. Cette semaine verra donc accourir au Cirque toute notre population, qui voudra porter un nouveau tribut d'admiration et faire ses adieux à ces artistes d'élite, que, dans son humeur jalouse, Marseille nous enlève.

L'HÉRITAGE DE TANTALE.

II.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

A cette inévitable banalité qui avait la sincérité pour excuse, le voyageur protesta.

— Je suis à l'abri, au sec, en face d'un bon foyer et de visages bienveillants; que faut-il de plus à un homme égaré et mouillé? Après une alerte comme celle que j'ai essuyée, on n'est pas difficile. Et je pourrais l'être! De l'élégance avec de la simplicité, et des objets d'art au bout du faubourg Saint-Jean? mais il y a des maisons riches qui n'ont pas tout cela à offrir. Je ne croyais pas pouvoir attendre si agréablement la fin de la tourmente.

— L'attente pourra se prolonger, dit le jeune homme qui regardait aux vitres la campagne assombrie; c'est une espèce de déluge qui succède à l'orage.

— Eh bien! voulez-vous une preuve du plaisir que je trouve ici? dit vivement M. Tribert.

Tout le monde se tourna curieusement de son côté.

— Certainement, dirent à la fois la bonne femme et le jeune homme.

— Alors invitez-moi à souper.

A ces mots, la jeune fille rougit, le jeune homme hésita. Seule la doyenne de la maison répliqua d'un ton enjoué:

— Certes vous ferez la preuve, mais à vos dépens. Le potage, l'entrée et le rôti, tout est dans cet ustensile que vous devez voir au milieu de l'âtre. En fait de vin, nous avons du cidre, quant au dessert, un fromage maigre et des cerises en feront tous les frais. Persistez-vous?

— Si je persiste ! bien souvent je n'ai pas trouvé tant de choses à la fois.

Aussitôt chacun mit la main au couvert et à la cuisine ; ce ne fut pas long.

M. Tribert qui se piquait d'observation, acquit bientôt la certitude que cette famille ne s'était pas toujours trouvée dans la situation où il la rencontrait. L'éducation, qui donne le savoir-vivre et l'usage du monde, laisse des traces qu'un renversement de position n'efface jamais ; on les retrouve même aux plus humbles degrés, de même que la vulgarité d'origine se trahit toujours, quels que soient les caprices de la fortune et les efforts des parvenus pour monter au niveau du hasard.

Vers la fin du repas, les convives se trouvèrent respectivement assez à l'aise pour laisser la conservation dériver à l'épanchement. M. Tribert arriva à son but, c'est-à-dire à connaître l'histoire de ses hôtes.

— Je me tromperais fort, dit-il, quand il fut certain de ne pas se montrer indiscret, s'il n'y avait une grande distance entre votre point de départ et l'aboutissant où je vous trouve.

L'aveugle fit un mouvement expressif qui donna un relief inattendu à son visage résigné ; elle leva au ciel ses yeux sans rayons.

— Je suis aise que vous ayez deviné cela, dit-elle, c'est la preuve que nous avons su faire bonne figure en face de l'adversité ! Du reste, se hâta d'ajouter l'aveugle, Dieu nous a tendu la main, notre situation est bien voisine de l'humilité, mais elle comporte assez d'aisance pour que nous ne puissions nous plaindre. Il est vrai que ces deux enfants sont un trésor, ils aiment leur vieille cousine comme ils aimeraient leur mère. Puisse le bon Dieu les récompenser !...

— De ce qu'ils ne sont pas ingrats ? fit le jeune homme désigné sous le nom de Gilbert.

— Je me connais en affections, répliqua l'aveugle, et tu ne m'ôteras pas le droit de dire ce que je pense....

— Cousine ! dit à son tour la jeune fille.

— Et toi aussi, Pauline ! ne dirait-on pas, monsieur, que je leur fais des reproches ?

— Pardonnez-leur, madame, les bons cœurs n'aiment pas qu'on les divulgue.

— Vous pouvez aussi trouver un motif moins flatteur, ajouta Gilbert. La cousine se garde bien de dire ce que nous lui devons.

— Gilbert ! fit l'aveugle d'un ton de reproche, tu veux me fâcher ?

— Non, mais vous prouver que vous faites précisément ce que vous nous reprochez.

— C'est bien différent !

— Certes, car nous ne pourrions jamais nous acquitter, quoi qu'il arrive.

— Voyez l'entêtement. Mais brisons là, fit la brave femme ; ce n'est pas cela que monsieur veut savoir. Du reste, le récit sera court, car il n'y a rien d'extraordinaire dans ce que j'ai à vous dire. Le père de ces deux enfants, Honoré Lambert, était marchand de toiles au quartier Stanislas. Un beau magasin, monsieur, le plus beau peut-être de tout Nancy, et la réalité confirmait l'apparence ; c'est le contraire de ce qu'on voit tous les jours.

— J'en sais quelque chose, dit M. Tribert, j'appartiens à l'industrie.

— A Nancy, tout le monde sait comment Lambert avait conquis sa position, reprit l'aveugle ; c'était à force de travail, de probité et d'économie. Il n'avait qu'un défaut, celui de pousser la confiance à l'excès. Les leçons qu'il reçut plusieurs fois ne purent le corriger. Plein de droiture, il ne croyait pas à la duplicité. Sans cette confiance, il se fut fait promptement une position à l'abri des événements. Lambert avait un parent à Strasbourg....

— A Strasbourg ! et on le nommait ?

— Durbach (Joseph).

— Il était marchand et fabricant dans le quartier Saint-Thomas.

— Justement ; vous l'avez connu ?

— Non, mais j'en ai entendu parler. J'avoue que ce n'est pas d'une façon bien flatteuse.

— On n'a pas encore su toutes ses infamies. Cet homme, le cousin germain de Lambert, arriva un soir à Nancy et se présenta à la maison. Il eut un entretien particulier avec Honoré.

La conférence fut longue, Lambert en reparaissant avec son parent était vivement impressionné.

— Il s'agit, dit-il, d'une chose assez grave pour que la famille tout entière la connaisse et la discute. Je dois prendre un parti ; mais je subordonne son adoption à l'assentiment de ma femme et de la cousine Lacoste ; c'est mon nom. Joseph, veuillez redire ici ce dont vous venez de m'entretenir.

AMÉDÉE AUFAUVRE.

(La suite au prochain numéro.)

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Plus nous avançons dans la saison du carnaval, plus les bals de l'Alcazar sont animés et joyeux. Il est difficile, sinon impossible, d'imaginer un

coup d'œil aussi brillant que celui qu'offre chaque samedi cette vaste salle où les costumes les plus variés sont mêlés aux toilettes les plus riches. Quant aux charmes qu'offre à ses habitués l'Alcazar, avec son jardin, ses grottes, ses cascades, ses fontaines jaillissantes, etc., nous les avons tant de fois décrits que nous craindrions de fatiguer nos lecteurs en y revenant. Mais nous ne pouvons clore ces quelques lignes sans adresser de nouveau quelques mots d'éloge à l'orchestre et à D'Anere, le chef qui le dirige avec tant d'habileté.

F. BOILY.

MÉLANGES.

**

Un des convives d'une table d'hôte à bon marché recevait une assiette de soupe à la surface de laquelle nageaient une douzaine de mouches.

— Ah ça ! chère madame, dit-il à la maîtresse de maison, il est bien entendu que vous ne me les compterez pas en supplément.

**

Il y a toujours des enfants terribles !

Un vieillard et un mioche de sept ou huit ans se rencontrent au jardin des Tuileries et se regardent mutuellement avec intérêt : — tous deux sont décorés. — Le vieillard porte à la boutonnière la médaille de Sainte-Hélène, conquise par trente ans de batailles. — Le gamin a la poitrine bardée d'une énorme croix de fer blanc, attrapée sur les bancs de l'école.

— Veux-tu changer ? demande le vieux soldat avec un sourire bienveillant.

— Plus souvent, réplique l'effronté gamin, — plus souvent que je donnerais ma croix neuve pour la contremarque du Père-Lachaize !

**

Un père de famille, tendrement aimé, tombe en léthargie ; son fils le croit mort et s'empresse d'aller commander les billets de faire part. On les lui apporte deux heures après : — « Vos imprimés ne pourront pas nous servir aujourd'hui, dit-il alors au lithographe ; par un hasard providentiel, mon père a rouvert les yeux, et un mieux subit s'est déclaré ; mais heureusement vous avez laissé la date en blanc ; ce sera pour une autre fois !

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.